



44^e édition

ANGÉLICA LIDDELL

Primera Carta de San Pablo a los Corintios

Cantata BWV4, Christ lag in Todesbanden.

Oh, Charles !

Service de presse : Christine Delterme, Carole Willemot
Assistante : Mélodie Cholmé

Tél : 01 53 45 17 13 | Fax : 01 53 45 17 01

c.delterme@festival-automne.com

c.willemot@festival-automne.com

assistant.presse@festival-automne.com

**Revue de presse radio/TV
Angélica Liddell
Festival d'automne 2015**

Écouter :

Vendredi 13 novembre : 10h

France Info / Les Journaux de la rédaction / Thierry Fiorile

Sujet sur Angélica Liddell

Lien : <http://www.franceinfo.fr/culture-et-medias/expos-spectacles/article/angelica-liddell-sur-le-chemin-de-la-lumiere-745251>

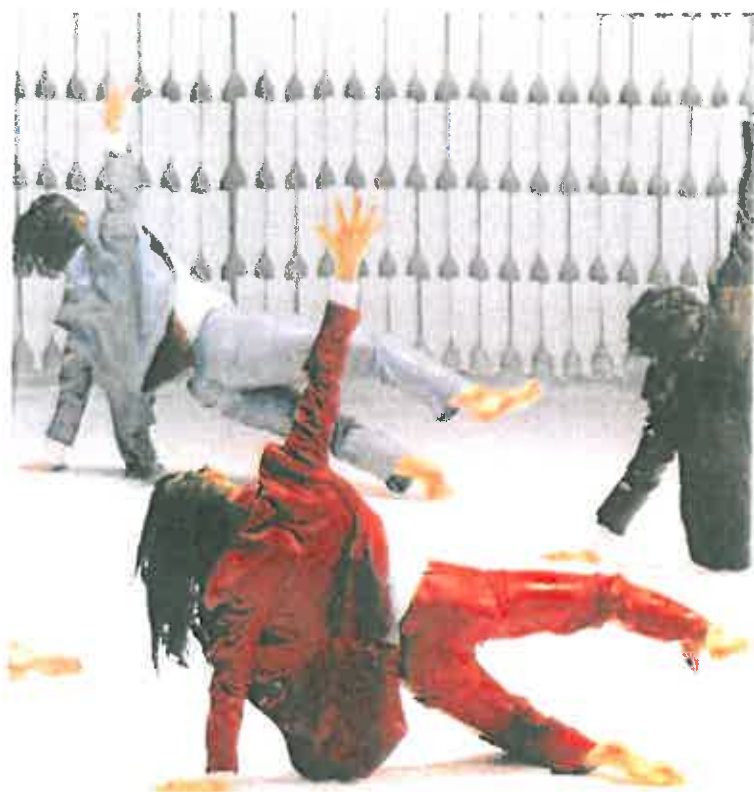
PRESSE

Elle – 28 août
Cote for Paris visitors – août/octobre
La Terrasse – septembre
Les Inrockuptibles Supplément Festival d'automne – 2 septembre
Time Out Paris – 10 septembre
Le JDD.fr – 16 septembre
Elle – 9 octobre
Froggy's delight – novembre
Poly – novembre
La Terrasse – novembre
Théâtral magazine – novembre/décembre
Libération – 6 novembre
EFE – 6 novembre
Les Echos week-end – 6 novembre
Théâtral magazine – 10 novembre
Blog Marianne – 10 novembre
Artistikrezo – 10 novembre
Le Grand théâtre du monde – 11 novembre
Culturopoing – 12 novembre
Mediapart – 12 novembre
Les Echos.fr – 12 novembre
The Financial Times – 12 novembre
Libération – 13 novembre
Le JDD.fr – 12 novembre
Toute la culture – 13 novembre
Un Fauteuil pour l'orchestre – 15 novembre

MOISSON D'AUTOMNE

C'EST PARTI POUR QUATRE MOIS ! DES ARTISTES VENUS DU MONDE ENTIER SE PRODUISENT À PARIS ET EN ÎLE-DE-FRANCE. LE FESTIVAL D'AUTOMNE S'ANNONCE JOUISSIF. QUI FERA CHAVIRER LA SAISON ?

PAR THOMAS JEAN



La Convention de ventriloques de Gisèle Vienne



« You Are my Destiny (Lo Stupro di Lucrezia) », di Angelica Liddell



« Models Never Talk », d'Olivier Saillard

« Andreas », de Jonathan Châtel

9a71c5185837a02c3025746e0897935c32393d57c81e4e5cd



« Dancing, Middle-Aged Men », de Eun-Me Ahn.

DES MONSTRES SACRÉS

Coup de poing... Le théâtre de ces deux grands-là n'est pas fait pour les tièdes. Quitte à heurter, l'un et l'autre, les pudibonderies intégristes. Et pourtant, rien de plus sidérant que les pièces, façon tableaux en mouvement, de Romeo Castellucci. Qu'il monte un texte de Hölderlin lui-même inspiré de Sophocle qu'il revisite « l'Orestie » d'Eschyle où trône une merveilleuse Clytemnestre en surpoids, ou qu'il tisse une fable sanguine autour des frises du Parthénon, ses trois spectacles au programme nous promettent des fulgurances hantées par la Grèce. Quant à Rodrigo Garcia avec son esthétisme trash et ses salves anticapitalistes, il nous concoctie une pièce-quatour disséquant les travers de la vie urbaine. Pas très fendard ? Ce serait oublier que notre rebelle ibère est un pro du rire jaune.

DES PERFORMERS HAUTE COUTURE

Avec sa copine Frida Swinton jouant les modèles, il a inventé des happenings qui détritaient la mode : « Qu'est-ce qu'un vêtement un vestiaire, une allure ? » s'interrogeait Olivier Saillard, fête pensante du Palais Galliera. Cette année, il met en scène sept actrices-mannequins qui nous racontent leurs habits fantômes, ces robes, ces manteaux qui drapent leur mémoire. Ou comment habiller les femmes avec des mots. Des femmes d'allures et de mots précieux, en voile d'autres

CULTURE

Etel Adnan, peintre/écrivain nonagénaire de Beyrouth, et Hana Schygulla, muse de Fassbinder, croiseront leurs souvenirs de guerre le temps d'une unique soirée. Chic et historique !

DES CORÉENNES PERCHÉES

Année France-Corée oblige, tous les gourous de Séoul débarquent à Paris. Très haut dans la sagesse, nommée à-bas « Trésor national vivant », la chamane Kim Kum-hwa nous convie à un rituel musical qui bruisse d'esprits de tout poil. La chorégraphe Eun-Me Ahn, elle, n'aime rien tant qu'à sculpter les corps de ses concitoyens. Elle en tire trois pièces générationnelles ébouriffantes dont notre préférée, « Dancing Grandmothers », loi : sautiller des momies sur fond de techno hypnotique. Pays du matin calme ? Plutôt des soirées folles, oui !

DES INTELLOS RADICALES

Elle tire les ficelles d'un monde de marionnettes, de poupées, de masques. Elle confronte des êtres de chair et de plastique. Au fin fond du Kentucky, Gisèle Vienne s'est retrouvée l'an dernier à une convention de ventriloques : matière première d'une nouvelle création, scénarisée au cordeau par l'écrivain Dennis Cooper, et peuplée d'étranges vocales. Plus tempêteuse, la madrilène Angélica Liddell, fille de militaire, mixe autofiction et classiques littéraires pour mieux hurler ses colères anti-phalocrates. Ça donne, cette année, une pièce de violence et d'amour où résonnent Bach, Bergman et la Bible. Un peu du répit ? L'immense Anne Teresa De Keersmaeker donne corps, avec le minimalisme qu'on lui connaît, à la langue de Rilke. La beauté du geste, littérairement.

DES REINES CONTEMPORAINES

Elles sont rares, les compositrices, à percer dans la musique contemporaine. Parmi elles, il y a la Coréenne Unsuk Chini avec ses emballements de rythmes, ses mélodies qui poignent en ville et ses calmes sourdains. Ses concertos ? Des orages de délicatesse ! Comptez encore sur l'Autrichienne Olga Neuwirth, avec son œuvre inspirée de Melville, pour vous tourbillonner longtemps dans l'oreille. Ses partitions distillent des voix portées, des sons d'ordinateurs, des percussions chaotiques. Elles nous peignent des paysages sonores dans lesquels on voudrait se noyer. Même Pierre Boulez adhère à 100 % !

DES POINTURES NEW-YORKAISES

Cerles, Trisha Brown, Steve Paxton et Lucinda Childs, figures du New York des sixties, sont à l'affiche et l'on adore encore leur génie de



« Oedipus der Tyrann », de Romeo Castellucci.



l'épave. Mais si on larguait un peu la relève ? Moins rigoristes que leurs aînés, les quadras Miguel Gutierrez et Faye Driscoll ont une idée plus politique et introspective de la danse. Le premier, en robe de mariée ou juste au corps fleuri, questionne sa vie de bohème, ses rêves de gloire avortés, sa sexualité, à travers « Age and Beauty » : un grand show queer qui vous éblouit sans paillettes. La seconde enchevêtre savamment les jambes et bustes de ses danseurs, invitent le spectateur à trouver sa place dans ce corps collectif. Joyeuse manière de travailler, en sous-texte, l'idée de communauté et de vivre-ensemble.

DES TRENTENAIRES À SUIVRE

À ces deux-là, on prédit de prochaines explosions. Jonathan Châtel, franco-norvégien de 36 ans qui retraduit l'isen à ses heures, n'a pas peur des monuments. Il s'attaque ici à Strindberg, l'autre grand Scandinave, qui a fait de sa crise d'inspiration un chef-d'œuvre dramatique — « Le Chemin de Damas », durée : dix heures, dont Châtel ne retient que la première partie. La lumière est crue, la scénographie sobre, histoire de laisser au texte et aux quatre acteurs tout le loisir d'éclater. Quant à la chorégraphe Bouchra Ouizguen, ex-danseuse orientale, elle puise dans le patrimoine gestuel dans les voix, les chants, les fêtes du Sud marocain, pour composer de géniales symphonies des corps.

FESTIVAL D'AUTOMNE, du 9 septembre au 31 décembre, Paris. Programme sur festival-automne.com

927 451 35681020123746949803523393657031 665608

Cote for Paris visitors – août/octobre 2015

Trends: Culture

Par Mirella Sartore

TENDANCES CULTURE

Une aventure singulière

A singular adventure

◉ **Angélica Liddell** Un théâtre chavire

Révelee en Avignon en 2010, la dramaturge espagnole qui met en scène et interprète elle-même ses créations sera à l'Odeon avec « Primera carta de San Pablo », une création inclassable, qui pourrait s'apparenter à « la lettre d'une mystique revendiquée ». Angelica Liddell ou l'expérience d'un théâtre dense, exigeant, chavire. En espagnol et suédois, surtitré en français.



Disturbing theatre As we saw in Avignon in 2010 this Spanish playwright produces and acts in her own plays. She is at the Odeon with the unclassifiable Primera carta de San Pablo which might be thought of as a proclamation of mysticism. A dense, demanding and disturbing piece of theatre in Spanish and Swedish with French subtitles.

Du 10 au 15 novembre
à l'Odeon-Théâtre
de l'Europe, 6*

La 44^e édition du Festival d'Automne* proposera, du 9 septembre au 31 décembre, « des œuvres, des expériences qui bousculent les normes ». Voici trois spectacles indispensables. *The 44th edition of Festival d'Automne*, running from 9 September to 31 December, brings us "works and experiences that shake up conventions". Here are three shows you shouldn't miss.*

◉ **Maguy Marin** Créatrice de formes scéniques

L'une des pionnières de la chorégraphie contemporaine, qui, entre cette saison au répertoire des Ballets de l'Opéra de Paris, présente « Umwelt » dans quatre lieux. Depuis trente ans, Maguy Marin invente des formes scéniques où danse, musique, théâtre et texte se confrontent et s'interrogent mutuellement.

Creating new forms of theatre. Maguy Marin, a pioneer of contemporary choreography, one of whose ballets was staged by the Opera de Paris this spring, presents Umwelt in four venues. For 30 years she has been inventing theatrical forms that are an interplay of dance, music, drama and text.



Du 9 au 10 octobre, à la Maison des arts de Créteil
Du 4 au 8 décembre, au Théâtre de la Ville, 4*

◉ **Romeo Castellucci** Tous les possibles formels



Demarré l'an passé, le portrait consacré à cet artiste majeur se poursuit notamment avec une adaptation du mythe de Sophocle, « Oedipus der Tyrann » (version Holderlin), que le scénographe a montée avec la prestigieuse troupe de la Schaubühne de Berlin. Une fois de plus, le metteur en scène italien fera de la scène le champ de tous les possibles formels.

All formal possibilities. The "portrait" of director Romeo Castellucci began last year and continues with Oedipus der Tyrann, Holderlin's adaptation of Sophocles' Oedipus myth, played by the prestigious Berlin theatre company Schaubühne in German with French subtitles.

En allemand, surtitré en français.
Du 20 au 24 novembre au Théâtre de la Ville, 4*

La Terrasse – septembre 2015

TEXTE ET MES ANGÉLICA LIDDELL

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS

Figure époustouflante du théâtre contemporain, Angélica Liddell présente sa dernière création inspirée d'un film de Bergman et de l'Épître aux Corinthiens de Saint-Paul.

Attention, théâtre éruptif en vue. L'artiste performeuse Angélica Liddell, qu'on ne peut soupçonner de bigoterie, puise son inspiration dans les écrits de Saint-Paul, premier grand prosélyte catholique. Pas de prêchi-prêcha pour autant, mais, toujours intacte et renouvelée, cette verve éperdue et brûlante qui transforme l'amour en Passion. L'artiste espagnole s'appuie sur le film *Winter Light* de Bergman (l'histoire d'une femme qui tombe amoureuse d'un pasteur ayant perdu la foi) pour mettre en évidence la violence inhérente à tout amour. Si l'on se fie à ses prestations passées, ce devrait être beau, poétique et désespérant. **E. Demey**

Les Inrockuptibles – Supplément Festival d'Automne à Paris

plaie du Christ

La suite du Cycle des résurrections d'Angélica Liddell s'inspire d'une épître aux Corinthiens et du tueur Charles Manson. Le sang, la chair, la mortification et le sacrifice.



Avec la création de *Primera carta de San Pablo a los Corintios* Cantata BWV 4, *Christ lag in Todesbanden*. Oh, Charles!, Angélica Liddell poursuit son Cycle des résurrections entamé avec *You Are My Destiny*. Une liturgie théâtrale qui creuse et fouille dans la chair de l'être pour en extraire le noyau dur de l'amour.

Sur le mur du fond, une copie monumentale de la *Vénus d'Urbino* du Titien est le seul mais imposant signe de volupté et de jouissance dans ce spectacle sombre et christique inspiré par la première épître de saint Paul aux Corinthiens. Mais aussi par Charles Manson, le meurtrier de la femme de Roman Polanski, dont la photo de l'arrestation se surimpose sur la peinture. Une référence réactivée avec l'apparition de femmes nues et tondues, qui s'allongent en cercle, jambes ouvertes, autour de l'acteur qui joue le rôle du Christ et du gourou, le corps nu couvert de peinture dorée.

Soumission, extase mystique, amour qui carbonise le corps, enflamme le cœur et exalte l'âme... Angélica Liddell nous avertit : si le sujet la préoccupe, il ne la concerne pas. *J'ai l'impression que nous,*

les non-croyants, sommes les seuls à savoir prier. Parcours douloureux, pénibleux, d'où s'absente tout plaisir pour appuyer la où ça fait mal, acérer les contours secs et tranchants de la mortification, de la souffrance et du manque.

Scène clé du spectacle, le sang du Christ versé pour nous laver de nos péchés est "figuré" par une prise de sang, effectuée sur l'acteur par une infirmière. Son sang s'écoule dans une poche de transfusion. Fil muet de l'amour sacrificiel, l'image du sang qui suinte sur un linge blanc fait écho à la robe carmin que porte Angélica Liddell. Vibrante et inquiétante lorsqu'elle dit la "lettre de la reine du caïvan au grand éminent", en transe lorsqu'elle danse et donne corps à ses mots : *"La réalité atrophie le désir alors que le divin l'exalte"*.

En exergue au spectacle, une phrase d'Ingmar Bergman – *"La foi, c'est comme aimer quelqu'un qui est là-bas dans le noir et qui ne vient pas, même quand on l'appelle de toutes ses forces"* – sert de viatique au spectateur révolté ou fasciné par ce désert d'amour qu'il traverse. Ombre portée consentante, témoin empathique ou observateur distant, selon la nature de chacun. **Fabienne Arvers**

Primera carta de San Pablo a los Corintios
Cantata BWV 4, *Christ lag in Todesbanden*.
Oh, Charles!

texte et mise en scène d'Angélica Liddell, en espagnol
sous-titré en français, du 10 au 15 novembre,
à l'Odeon-Théâtre de l'Europe, Paris VII. tél. 01 44 85 41 40
www.theatre-odeon.eu

Festival d'Automne à Paris tél. 01 53 45 10 10,
www.festival-automne.com

Time Out Paris – 10 septembre 2015

Primera carta de San Pablo a los Corintios

THÉÂTRE

Partagez

Tweetez

0

Partager



DR

2 Odéon, théâtre de l'Europe, Saint-Germain des Prés

du mardi 10 novembre 2015 au dimanche 15 novembre 2015

ACHETER DES TICKETS →

LA NOTE DE TIME
OUT

INFOS

DATES ET HEURES

LES UTILISATEURS
DISENT

PRÈS DE L'Y



Buyer's Guide



Qui a déjà vu un spectacle d'Angelica Lidó? Le comédien espagnol est connu. Caribland sur scène, scène de masculinisme, orgie des moules (un théâtre de la performance qui transgresse, questionne, et irrite). Vritable pain à gratter sublimé, le meilleur en scène espagnole - dans les spectacles affiché indistinctement complet - signe des textes poétiques souvent émaillés de textes autobiographiques internes. Des spectacles courts dans leur durée mais dont on ressort vide. Pour ce nouvel opus, deuxième volet de sa trilogie "Cycle des résurrections", la tempétueuse Angelica Lidó défilé mariage notre relation au sacré, à la foi et à l'ampour. Un spectacle qu'elle a articulé autour de différents textes, sa Lettre de la Remise du Calvaire au Grand Amant, mais aussi des versets du "Première épître aux Corinthiens de Saint Paul", et des passages en suédois des "Commentaires" de Bergman. Faites vos adieux à la maison, ici la loggia n'a plus sa place. Ici, avec le corps, avec sa violence et sa déhiscence que vous avez rendus-vous ce son.

PAR EP

PUBLIÉ : MERCREDI 29 JUILLET 2015

Le JDD.fr – 16 septembre 2015

Robert Lepage inaugure le Festival d'automne

Le metteur en scène québécois Robert Lepage ouvre la manifestation avec *887*, un spectacle en solo sur son histoire personnelle et celle de son pays.



🔍 Le spectacle de Robert Lepage se joue au théâtre de la Ville, à Paris. (Érick Labbé)

887? Le numéro de l'avenue Murray, à Québec, où Robert Lepage a passé son enfance et son adolescence, dans les années 60-70. C'était l'époque où le Québec prenait conscience de son identité avec la naissance du Front de libération du Québec. Planté devant la maquette de l'immeuble où vivait sa famille (saisissant spectacle de marionnettes animées derrière les fenêtres des appartements), l'auteur croise des bribes de sa mémoire personnelle et les souvenirs du mouvement identitaire québécois. La devise du Québec n'est-elle pas *Je me souviens*? Lui aussi se souvient, et comme la scène est son terrain de jeu privilégié, il l'anime et l'habite totalement.

Moments forts du Festival

L'automne du Festival dure longtemps. Débutée le 9 septembre, la 44e édition s'achèvera le 31 décembre. La programmation, riche en propositions venues du monde entier, se répartit sur une quarantaine de lieux et de sa région. Des grands-mères dansantes de la chorégraphe coréenne Eun-Me Ahn aux acteurs anversoïses de la compagnie tg STAN, l'éventail est large. En théâtre, l'Italie est à l'honneur, avec le deuxième volet du portrait consacré à Romeo Castellucci (*Ödipus der Tyrann*, *Le Metope*, *Orestie*), deux pièces de Daria Deflorian et Antonio Tagliarini et une de Lucia Calamaro au Théâtre de la Colline. Parmi les autres spectacles, on peut choisir, par exemple, celui de Vincent Thomasset, *Lettres de non-motivation*, au Centre Pompidou puis au Théâtre de la Bastille, celui d'Angélica Liddell à l'Odéon, de Rodrigo Garcia à Nanterre, de Toshiki Okada à la Maison de la Culture du Japon, ou encore *Le Méridien*, d'après Paul Celan, avec Nicolas Bouchaud au Théâtre du Rond-Point. Avis aux curieux : un rituel chamanique est présenté sur la scène du Théâtre de la Ville, le 20 septembre.

En musique, un portrait est consacré à la compositrice sud-coréenne Unsuk Chin (Maison de la Radio, Cité de la musique), sans oublier la suite la suite du portrait consacré à Luigi Nono

(*Prometeo, tragedia dell'ascolto* à la Philharmonie). Avec *OTTOF*, Bouchra Ouizguen inaugure le programme danse, au centre Pompidou. La suivront Jérôme Bel, avec *Gala*, à Nanterre, Aubervilliers, au Théâtre de Louvrais-Pontoise, Théâtre de la Ville, Louis Aragon à Tremblay en France, *1000* au Musée d'art moderne et au Louvre... Nadia Beugré, sera au TCI et au Tarmac, Trisha Brown à Chaillot... Côté performances, Hanna Schygulla et Etel Adnan se produiront dans *Entre guerre et paix* à la Maison de la Poésie, le 6 octobre.

887 **

Au théâtre de la Ville, 2 place du Châtelet, Paris 4e. Tél. 01.42.74.22.77.

www.theatredelaville-paris.com

Jusqu'au 17 septembre. Festival d'automne, 156 rue de Rivoli, Paris 1er. Tél. 01.53.45.17.17. www.festival-automne.com

Annie Chénieux - leJDD.fr

Elle – 9 octobre 2015



SON SPECTACLE

« J'irai voir la pièce
d'Angélica Liddell, dans le cadre
du Festival d'automne.

Son travail interroge le
spectateur qui se retrouve à la
fois dans un univers fictionnel
et saisi par la réalité. »

Du 10 au 15 novembre, Théâtre de
l'Odéon, Paris-6°.

Froggy's delight – novembre 2015

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS
Théâtre National de l'Odéon (Paris) novembre 2015



PRIMERA CARTA
DE SAN PABLO
A LOS CORINTIOS

Théâtre National de l'Odéon
Paris



N
O
D
O

Spectacle conçu et mis en scène par Angélica Liddell, avec Victoria Aïme, Angélica Liddell, Ugo Giacomazzi (en alternance Borja López) et Sindo Puche.

Angélica Liddell a bâti son oeuvre artistique, et sa notoriété, sur un théâtre performatif largement auto-centré de violence, de souffrance soutenu par une violence cathartique, une rage auto-destructrice et une provocation transgressive passant par la souffrance physique du corps de l'acteur.

En 2014, "You are my destiny (Le viol de Lucrece)", premier volet d'une trilogie intitulé

"Cycle des résurrections" marquait une rupture radicale liée à la foi retrouvée, foi en l'amour christique mais également l'amour profane, évolution sensible dans sa création artistique qui engendrait inévitablement déception et questionnement sur le devenir du propos.

"*Primera carta de San Pablo a los Corintios*", le second volet s'avère confirmatif sur deux points. En premier lieu, Angélica Liddell, sobre et sobrement vêtue en princesse vénitienne, ne performe plus. Elle supervise l'acte performatif réalisé par des figurants qu'elle indique être des prolongations de son corps, et se contente d'un insert profératoire exaltant la soumission totale à l'amour d'un homme qui mènerait à l'amour divin, quête de celle qui veut être la folle de Dieu.

Ensuite, elle propose un spectacle d'assemblage de bribes d'images, puisant dans l'iconographie religieuse et la peinture de dévotion revisitées, qui, même si le travail de conception qui le sous-tend est cohérent et conséquent, encourt, dans sa conceptuelle traduction scénique avec, par exemple, l'apparition de cinq femmes nues et tête rasé portant un crâne de cerf qui représentent plusieurs figures de Marie Madeleine au Golgotha, la réserve d'hermétisme pour nombre de spectateurs.

Certaines, telle l'incrustation équivoque en prologue et en épilogue, sur la toile en fond de scène reproduisant la "Vénus d'Urbino" du Titien hors son arrière-plan contextualisant la scène de genre, de la photographie du criminel américain Charles Manson, qui se présentait comme une réincarnation du Christ, avec barbe et cheveux longs et menotté, laissent sceptique sinon atterré.

L'opus peine donc à convaincre d'autant que Angélica Liddell procède à des emprunts connotés tels la lente pantomime castelluccienne, la coupe de cheveux de "Et balancez mes cendres sur Mickey" de Rodrigo Garcia qui avait fait polémique en 2007, et le prélèvement sanguin en direct, avec l'office d'une infirmière, sur un comédien représentant le Christ qui évoque les pratiques du Body Art et de l'artiste Marina Abramovic.

D'aucuns y voient le chant du cygne. Qui aime bien châtie bien et le public déçu n'hésite pas à brûler ce qu'il a adoré. Le soir de la première au Théâtre National de l'Odéon, le spectacle a recueilli de timides applaudissements et, pire, des sifflets.

MM

santa angélica

La furie **Angélica Lidell** revient au **Maillon** avec **Primeria curva de San Pablo a los Corbifios**, spectacle fleuve et spirituel fait d'éruptions folles d'amour et de chair.

Par David Vogel
Photographie Samuel Rubio

A Paris, à l'**Arboretum-Théâtre de la Ville** (dans le cadre des Festivals d'Automne), du 10 au 13 novembre, à 20h, 21h et 22h, au Maillon (16^e arr.)
01 48 36 10 10
www.lesmaillons.com
www.festivals-automne.com

A Strasbourg, au **Maillon**
(en opposition au Théâtre de Strasbourg, du 15 au 16 novembre, à 20h)
03 88 27 64 84
www.maillon.com

Rencontrer le théâtre d'Angélica Lidell, c'est plonger dans l'âme tourmentée d'une artiste totale utilisant la scène « pour se venger du monde, de sa propre naissance et de tout ce qui l'empêche d'être heureuse. » Un art dramatique s'emboîtant flamboyant, intensément cru et bien souvent violemment désespéré. La voilà embarquée dans une trilogie du *Cycle des Résurrections* initiée avec *You are my destiny (Lo stupro di Lucrezia)* et *Tandy. Primeria curva de San Pablo a los Corbifios* – compagne l'Épître aux Corinthiens de Saint-Paul – est l'histoire d'une passion amoureuse en forme d'interrogation sur sa relation intime au sacré et à la révélation. L'amour y côtoie la foi dans sa dévotion la plus pure et la folie dans son jusqu'au-boutisme tordant le réel selon sa volonté.

Amour à mort

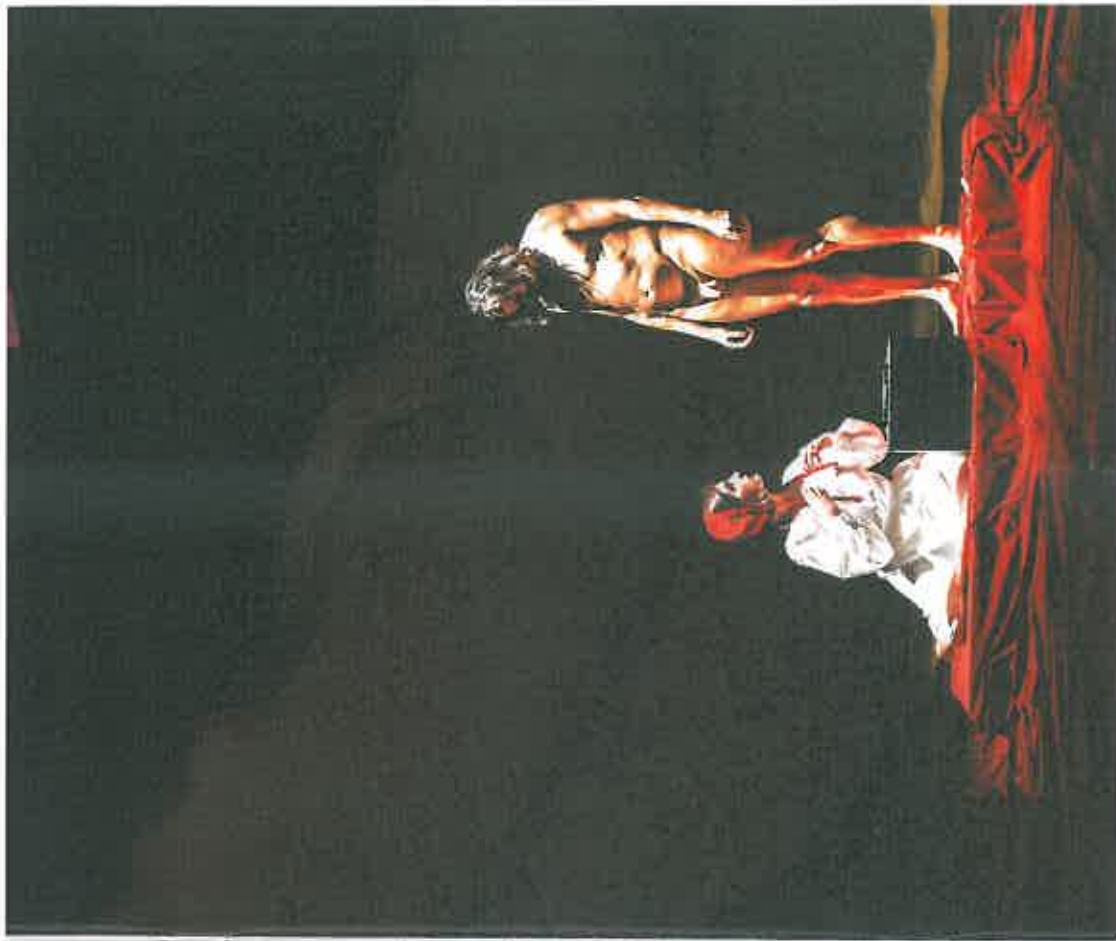
Les pièces de cette fille de militaire franquiste, lancée à corps perdu dans le *Movida* avant de parcourir les scènes du monde avec ses drames, sont des délices d'images plastiques dont sainte, toujours, une bile noire. Un théâtre volontiers contemplatif, sans personnages à incarner. Un prolongement direct de la vie d'une artiste torturée qui donne tout. Sous le vernis, le creux d'une immense douleur de vivre, ô combien puissante, chargée de signes et de sens. Toujours sur le plateau, Angélica Lidell porte elle-même l'estocade à chaque émotion, avec sa manière de fixer le public, les yeux exorbités, le mal de vivre chevillé en corps. L'antéure et metueuse en scène a le cœur débordant de haine et d'amour, au point de ne pouvoir dissocier l'un de l'autre. Telle un volcan bouillonnant et proche de l'éruption, dont elle envie « la vie serene » (sic), l'auto-proclamée Reine du Calvaire offre ici en pâture son cheminement l'emmenant de l'amour d'un homme – empruntant une lettre aux *Commentaris de Bergman* –, à celui du Christ, son Grand Amant incarné, entièrement nu, la peau dorée comme le Veau d'or. Ou plutôt en lui en Dieu comme un

symbole, s'abîmant jusqu'au sublime avec pour appui les paroles de Saint-Paul, professant l'amour comme arme absolue, qu'elle détourne à l'envi.

Transcendance du sentiment

Avant de s'emballer telle une dévotion profane en transe dans un flot de paroles habitées qui forment une longue confession livrée comme autant de gifles les yeux dans les yeux, avec le public, Angélica ouvrait sa pièce en tenue blanche de continence. Une immense reproduction de la *Vénus d'Urbino*, chef-d'œuvre du Titien conservé à la Galerie des Offices de Florence, orne le fond de scène. Elle, comme souvent, s'allume une cigarette alors que retentit, en suédois, le monologue bergmanien. Toute de rouge vêtue, elle contemple la fumée montant au ciel qui envahit l'espace tel un nuage d'Hokusai, venant cacher le corps s'abandonnant de la Vénus. La volupté et la séduction ici incarnées n'auront pas d'écho dans ce qui se joue ensuite. Ni dans sa rencontre avec le Christ ou la nudité des figurantes dont elle choisit, dans chaque ville, les corps pour leur diversité, imposant un crâne rasé de près et une absence totale de vêtements comme universalité du sentiment d'être embrassant des symboles du martyr sur une cantate de Bach (*BWV 4, Christ lag in Todesbanden – Le Christ gisait dans les liens de la mort*).

Restent quelques figurances, un corps chassé qui le tourmente en virevoltant cathartiquement étrangement difformes et l'exercice du sentiment jusqu'à beauté la plus innocente, qui nous fait reconnaître cette étrange Espagne comme une âme seule, simple et végétale. * *Comment supérieures-nous la douleur sans une douleur encore plus grande : l'amour. Nous sommes dévorés par tout ce que nous ne pouvons cesser de regarder. Les nouveaux-nés, les monstres, les amants et les morts. Et c'est grâce à cela que nous construisons l'idée d'éternité. »*



* Lisa Hells-Angelica, interview de l'artiste par David Vogel, 27/10/15 sur www.poly.fr

La Terrasse – novembre 2015

ODÉON-THÉÂTRE DE L'EUROPE
TEXTE ET MFS ANGELICA LIDDELL

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS...

Angelica Liddell se livre dans un poème incandescent où la quête d'amour se mêle au sacré.



© Samuel Rubio

Face à la violence de l'amour, l'âme humaine se révèle...

*Primera carta de San Pablo a los Corintios. Cantata BWV4, Christ lag in Todesbanden. Oh, Charles !. Ainsi se déploie tout le titre de la création d'Angelica Liddell, avouant d'emblée la source à laquelle elle puise sa brûlante poésie. « Je me nourris d'une littérature et d'un art où Dieu n'a pas encore été tué, je m'intéresse au conflit avec Dieu, à la relation avec Dieu, au territoire du sacré, quand l'homme entretenait encore une relation complexe avec son esprit et que le concept de tragédie et l'énigme étaient possibles » explique-t-elle. L'artiste espagnole tresse ainsi trois lettres, celle de Marta a Tomas dans *Les Commurants* de Bergman, celle de *La Reine du Calvaire au Grand Amant*, puis *L'Épître de saint Paul aux Corinthiens*. Elle y ajoute la figure du criminel Charles Manson « C'est le sacré qui nous met en contact avec les convulsions spirituelles, avec l' inexplicable, avec le mystère, le sacré est l'unique transgression possible parce qu'il va à l'encontre de tout calcul rationnel » Elle livre ici une méditation mystique sur l'amour et la résurrection dans un spectacle qui transgresse toute raison pour effleurer l'énigme ultime de l'être **Gw. David***

Odéon-Théâtre de l'Europe, place de l'Odéon,
75006 Paris. Du 10 au 15 novembre 2015, à 20h,
sauf samedi 15h et 20h, dimanche 15h,
relâche lundi. Dans le cadre du Festival
d'Automne. Tél. 01 44 85 40 40. Spectacle
en espagnol et suédois surtitré en français.

à partir du
10
Nov.

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS

Théâtre de l'Odéon - Paris
Le Maillon - Strasbourg



Angélica
Liddell

“ L'Amour, c'est la rébellion ultime ! ”

Angélica la performeuse espagnole dont la rage et la fureur font régulièrement trembler les tentures de l'Odéon, est de retour pour le second volet de sa trilogie du *Cycle des résurrections*. Elle y interroge sa relation intime au sacré par le biais de trois lettres qui structurent le spectacle : un extrait des *Communiants* de Bergman, quelques versets de la *Première épître aux Corinthiens* de Saint Paul, et pour finir une lettre rédigée par Angélica Liddell elle-même, intitulée *“Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant”*.

Théâtral magazine : Vous avez dit qu'avec le cycle des *Résurrections* “vous essayez de voir si Dieu et l'Amour sont la même chose”. Vous avez un début de réponse ?

Angélica Liddell : La relation entre Dieu et l'amour est une question fondamentale ; et les questions essentielles restent sans réponse, il n'y a que des fulgurances. J'ai eu des illuminations, des éclats de lumière au milieu de la confusion, des moments de quiétude en pleine détresse, mais ils sont inexplicables, non reproductibles. Ce que vous voyez sur scène est le chaos, ce que je ne peux pas comprendre, le mystère.

Ce spectacle est-il un cri de colère contre Dieu ou une tentative d'émancipation vis à vis de lui ?

C'est tout le contraire. J'ai vécu 30 ans sans Dieu, et maintenant que je l'ai retrouvé, lutter contre lui est une preuve de son existence. Dieu apparaît avec le désespoir, avec la seconde moitié de la vie, avec ce sentiment d'adieu à la vie, il apparaît avec le Bien-Aimé et la déification de l'Aimé. Il est vrai que cette relation avec Dieu comprend le Mal, l'hérésie, mais l'hérésie naît précisément dans le sacré.

Sans amour, pourrait-on supporter la vanité, l'absurdité de la vie ?

L'amour c'est ce qui nous relie à la violence de l'esprit, à l'irrationnel, aux vraies émotions, l'amour c'est la prise de conscience de la vie, et en même temps c'est ce qui nous rapproche de la mort. L'amour c'est la vie à l'état sauvage, primitif, en dehors de toute loi. L'amour, c'est la rébellion ultime. La plupart des gens peuvent très bien vivre sans cette prise de conscience. La société tient précisément en raison de l'absence de prise de conscience de la vie, la so-

ciété s'oppose à l'amour et à la vie.

La reine du calvaire est un texte très fort sur vos souffrances et les épreuves que vous endurez.

Les œuvres naissent de secrets inavouables, des ténèbres que l'auteur lui-même n'est pas capable de percer. Pour accéder à la pleine liberté il faut un sens élevé du secret, de la morale, on se libère de l'angoisse par la poésie et le rituel. La chronique biographique n'a aucun intérêt si elle ne se transforme pas en poésie. C'est la punition de l'auteur, tout convertir en poésie, vivre tout à travers la poésie, la libération par la punition.

Comment comptez-vous mettre en scène ce spectacle ?

C'est une Alliance entre Jésus Christ et Dionysos, quand Saint Paul prêchait à Corinthe, les gens adoraient encore la déesse Vénus. C'est cette tension qui est formalisée sur scène...

Qu'est-ce qui vous révolte tant dans notre vie sur Terre ?

Je suis passé de l'indignation à l'écoeurement. Ce qui me dégoûte le plus est le monde féminin, je ne supporte pas les femmes, leur fatigue constante, leur mauvaise humeur, leur irritation permanente, leur impérialisme génital. J'essaie de ne m'entourer que d'hommes. Ils sont beaux, fragiles et généreux.

Propos recueillis par
Enric Doussel

■ *Primera carta de San Pablo a los Corintios*, d'Angélica Liddell,


> 10 au 15/11, Théâtre de l'Odéon, Place de l'Odéon, 75006 Paris, 01 44 85 40 40,

> 1 au 3/12, Le Maillon, Strasbourg > le 30/01 Theater Chur, Suisse

Théâtral magazine – novembre/décembre 2015

10-nov **Primera carta de San Pablo... d'Angélica Liddell, du 10 au 15/11 Odéon, Paris, du 1 au 3/12 Le Maillon, Strasbourg**

Libération – 6 novembre 2015



Cycle Elle est de retour. *Primera Carta de San Pablo a Los Corintios* (l'épître de saint Paul aux Corinthiens), deuxième des trois volets du *Cycle des résurrections* de la flamboyante Angélica Liddell, se joue du 10 au 15 novembre au Théâtre de l'Odéon (Paris, VI^e). On avait beaucoup aimé l'épisode précédent, *You Are My Destiny (le Viol de Lucrece)*. PHOTO SAMUEL RUBIO
Rens : www.theatre-odeon.eu

EFFE – 6 novembre 2015

FRANCIA TEATRO

El teatro hispano y radical de Angélica Liddell y Rodrigo García toma París

María Luisa Gaspar

París, 6 nov (EFE).- El teatro radical de la española Angélica Liddell y del hispano-argentino Rodrigo García tienen cita los próximos días en el Odeón y Les Amandiers, dos míticos escenarios de París y la vecina Nanterre, para hablar de lo sagrado, de amor, muerte y arquitectura basura. Liddell volverá a la sala histórica del Teatro de Europa del Odeón tras cuatro años de éxitos consecutivos en ella, tan polémicos como ensalzados por la crítica y el público.

"Secreta, nocturna y tenebrosa" –como la presenta el teatro que encabeza el director suizo Luc Bondy– la dramaturga, nacida en Figueras en 1966, mostrará del 10 al 15 de noviembre una de sus últimas creaciones, "Primera carta de San Pablo a los Corintios", en español y sueco con subtítulos en francés.

Siempre polifacética, la Premio Nacional de Literatura Dramática 2012, e igualmente fotógrafa y performer, dirigirá y protagonizará su obra.

No eligió un lugar cualquiera para verter todo su arte, sus demonios y su poesía: el Odeón ha tenido a su frente, además de Bondy, a otros gigantes de la escena europea como italiano Giorgio Strehler, el español Luis Pasqual y el francés Olivier Py.

La poderosa e irreverente presencia de Liddell promete llenar la sala al completo. Es ya una tradición iniciada en 2012 con "La Casa de la fuerza", dos años después de que su debut en el Festival de Avignon la catapultase al Olimpo de las vanguardias teatrales francesas.

Llenó el Odeón igualmente en 2013 con "Todo el cielo sobre la tierra (El síndrome de Wendy)", parte de su trilogía china, y en 2014 con "You Are My Destiny ("Lo stupro di Lucrezia)", primer capítulo de su nueva serie: "El Ciclo de la resurrección", que se cierra con "Tandy".

Dios, el amor y la muerte protagonizan la segunda parte del nuevo conjunto, con el que la autora dice querer explorar su íntima relación con lo sagrado, que considera "ajeno a todo cálculo" y por lo tanto "única transgresión posible".

Liddell, que antes de ser descubierta en Avignon sobrevivió en condiciones difíciles sin renunciar a su arte, construyó su pieza con diálogos en sueco de "Los comulgantes" (1963), de Ingmar Bergman, un texto propio, y ciertos versículos del apóstol que escribió "el amor todo lo disculpa, todo lo cree, todo lo espera, todo lo soporta".

La llegada a París de la pieza, cuyo estreno absoluto tuvo lugar el pasado marzo en Suiza, será precedida esa noche por la apertura de un nuevo ciclo de encuentros entre el público del Odeón y sus artistas. Como primera invitada, Liddell hablará de las obras que fundaron y jalonaron su vida artística.

Por su parte, del 12 al 22 de noviembre, el no menos polémico y ensalzado García estrenará "4", obra inspirada en las reflexiones del arquitecto y urbanista holandés Rem Koolhaas sobre los "Junkspaces", esos gigantescos espacios basura, casi monstruosos, forzosamente alienantes.

El también dramaturgo, videoartista y actor, fundador en los ochenta de la compañía madrileña La Camicería, actual director en Montpellier del Centro Dramático Nacional del Languedoc Roussillon, compartirá en Nanterre su versión de cómo el hombre modela la arquitectura y es modelado por ella.

Junto con su origen hispano y su dramaturgia extrema, Liddell y García comparten agenda 2015 en el Festival de Otoño de París, donde un tercer polifacético artista hispanohablante Federico León, figura clave de la escena independiente bonaerense, estrenó el pasado octubre "Las Ideas". EFE

lg/er/cf
(foto)

CULTURE

LA SÉLECTION

Par Olivier de Bruyn, Philippe Chevilley, Thierry Gandillot, Laurent Guez et Philippe Noisette



EN VUE

ANGÉLICA LIDDELL, L'ARDEnte EN SCÈNE

THÉÂTRE Elle est capable de tout: chanter, la voix soûlée, une chanson mariachi féministe et se scarifier en scène (*La Casa de la fuerza*), faire souffrir et danser avec dix hommes nus (*Le Viol de Lucrèce*). Elle est femme en colère, comédienne survolée, plasticienne débridée, révolutionnaire et mystique. Son théâtre – une dizaine de pièces à ce jour – est une autofiction au long cours, parfois agaçante, le plus souvent bouleversante. L'Espagnole Angélica Liddell, découverte par le public français à Avignon il y a cinq ans, est de retour à Paris, à l'Odéon, avec

un opus « christique » (déconseillé aux moins de 16 ans): *Primera carta de San Pablo a los Corintios*. Point de départ du spectacle, la « Lettre de Saint Paul aux Corinthiens » côtoie *Les Communions*, de Bergman (1962), et une « Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant », signée de l'auteure. L'ardente Angélica interrogeant sa relation intime au sacré. Le résultat s'annonce détonant. **Ph. C.**
Paris, Festival d'automne, Odéon,
du 11 au 12 novembre.

Primera carta, Angélica Liddell de retour au théâtre de l'Odéon - (10/11/15)

Angélica la performeuse espagnole dont la rage et la fureur font régulièrement trembler les tentures de l'Odéon, est de retour pour le second volet de sa trilogie du *Cycle des résurrections*. Elle y interroge sa relation intime au sacré par le biais de trois lettres qui structurent le spectacle : un extrait des *Communians* de Bergman, quelques versets de la *Première épître aux Corinthiens* de Saint Paul, et pour finir une lettre rédigée par Angélica Liddell elle-même, intitulée *Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant*. "La relation entre Dieu et l'amour est une question fondamentale ; et les questions essentielles restent sans réponse, il n'y a que des fulgurances. J'ai eu des illuminations, des éclats de lumière au milieu de la confusion, des moments de quiétude en pleine détresse, mais ils sont inexplicables, non reproductibles."



> Lire l'interview d'Angélica Liddell dans *Théâtral magazine* n°56

Primera carta de San Pablo a los Corintios, d'Angélica Liddell,

> 10 au 15/11, Théâtre de l'Odéon, Place de l'Odéon, 75006 Paris, 01 44 85 40 40

> 1 au 3/12, Le Maillon, Strasbourg

> le 30/01 Theater Chur, Suisse

Blog Marianne – 10 novembre 2015

Le Christ, la révolte, et les aléas de la vie

Trois écritures contemporaines au programme. Celle d'Angelica Liddell, de passage à l'Odéon avec « La Première épître de Saint Paul aux Corinthiens » (à oublier). Celle de Marc Blanchet et Alexis Armengol avec « A ce projet personne ne s'opposait », qui pourrait être sous-titrée « Eschyle le retour » (raté). Celle enfin de Côme de Bellescize, au mieux de sa forme au Théâtre du Rond-Point avec « Eugénie » (bravo).

Auréolée de sa réputation sulfureuse, Angelica Liddell est désormais attendue comme le Messie. C'est peut-être le pire des cadeaux à lui faire tant elle persiste à s'aventurer sur des terres engluées dans une boue prétentieuse, loin des audaces qui ont fait sa notoriété. Ainsi va la machine infernale de la notoriété, cette machine à instrumentaliser des artistes pour en faire des caricatures d'eux-mêmes, nonobstant leur talent intrinsèque.

Cette année, dans le cadre du Festival d'automne de Paris, l'Odéon lui a ouvert ses portes à Angelica Liddell pour « La Première épître de Saint Paul aux Corinthiens », qui se veut un hommage au Christ et une déclaration d'amour sado-maso aux hommes en général. Pourquoi pas ? Sauf qu'en fait de pièce, on a droit à une litanie verbale et verbeuse qui confine à la perfection en matière d'ennui sophistiqué.

Sur une scène entièrement drapée de velours rouge sang, Angélica Liddell, tout de rouge vêtue, déclame l'épître en l'accompagnant de considérations personnelles, sans conviction excessive. Derrière elle apparaît la photo noir et blanc de Charles Manson, qui assassina en 1969 Sharon Tate, l'épouse enceinte de Roman Polanski. Sans doute veut-on nous faire comprendre qu'on doit lui pardonner, au nom du message Christique qui fait choir les traverses de bois sur la scène, comme autant de croix symboliques.

On aura droit à l'eucharistie d'un homme nu (bien sûr) qui donne son sang ainsi qu'à l'apparition de femmes nues (bien sûr) et tondues pour une allusion d'une obscure clarté. Certes, il est des moments d'intense émotion car Angelica Liddell ne mégote pas sur l'engagement. Reste que son spectacle tient du chemin de croix et que l'escalade vers le Golgotha, même en son illustre compagnie, n'est pas une sinécure.

Après Saint Paul, Eschyle au Théâtre de la Colline, librement adapté par Marc Blanchet et Alexis Armengol dans une pièce mise en scène par ce dernier sous le titre : « A ce projet, personne ne s'opposait ». Il s'agit d'une adaptation du mythe de Prométhée qui a osé défier les Dieux en offrant le feu aux hommes.

Quoique le projet soit audacieux, le début de la pièce est prometteur avec ces personnages illustres qui sortent d'un tunnel avant d'exposer avec talent, dynamisme et originalité leur volonté de sortir de la gangue. Outre Prométhée le rebelle et son geôlier, il y a Pandore et sa célèbre boîte, celle qu'il ne fallait pas ouvrir ; Héphaïstos, l'homme qui révolutionna la technologie ; Io, la nymphe condamnée à l'exil perpétuel.

Dans une seconde partie, Marc Blanchet et Alexis Armengol ont entrepris de redonner vie au mythe en transposant les personnages à notre époque, afin de montrer que la révolte n'a rien perdu de son actualité. Pandore ayant ouvert la boîte libérant les fléaux, il reste cependant l'espoir. Tout dérape alors dans une farce de mauvais aloi. Les personnages sont installés dans un ensemble vert (écologie oblige) où ils jouent à refaire le monde, dans une ambiance qui se veut bon enfant mais qui ne passe pas la rampe. Le propos est lourdingue, l'humour absent, et l'on sombre dans un prêchi prêcha digne d'un cours de rattrapage pour militant Vert en perte de repères. De même que les bons sentiments ne font pas une politique, les bonnes intentions ne font pas une pièce de théâtre.

On se consolera en retrouvant Côme de Bellescize au Théâtre du Rond-Point avec sa dernière création, tout aussi originale que les précédentes. Cela s'appelle « Eugénie », du nom de la petite fille qui sera handicapée si elle naît. Mais faut-il, dans ces conditions dramatiques, donner la vie ou pas ? Sur cette problématique un rien casse gueule, Côme de Bellescize signe une pièce aussi délicate que drôle, une pièce où la pertinence du propos est renforcée par une grande intelligence de jeu, avec des acteurs explosifs.

Tout commence autour d'une photocopieuse (scène hilarante). Sam (Jonathan Cohen) tente de vendre l'un de ces engins à un client dubitatif (Philippe Bérodot, que l'on retrouve dans la peau d'autres personnages) amateur de Mondrian mais pas de Pollock. Quand Sarah (Eléonore Joncquez), amoureuse de Sam, tombe enceinte, elle apprend que le bébé (la fameuse Eugénie, comme l'impératrice), ne tient pas et que sa naissance peut tourner au cauchemar. Comme aurait dit Lénine : que faire ?

On pourrait craindre le pire, le pathos à tous les étages, l'invasion lacrymale inévitable. Mais Côme de Bellescize a l'art de mêler le sérieux du propos et le burlesque déjanté. Les scènes sont dignes des Marx Brothers à l'hôpital. Les échanges entre Sarah et sa mère féministe hard (Estelle Meyer, qui joue également le rôle de la future Eugénie) sont un pur moment de bonheur. Alors que l'on est toujours sur le fil du rasoir, les débats entre Sam et Sarah sonnent juste. Côme de Bellescize confirme ce que disait Louis Jouvet : « Au théâtre, il n'y a rien à comprendre, mais tout à sentir. »

* « La Première épître de Saint Paul aux Corinthiens », d'Angelica Liddell. C'était au Odéon-Théâtre de l'Europe jusqu'au 15 novembre.

* « A ce projet personne ne s'opposait ». Texte de Marc Blanchet et Alexis Armengol. Mise en scène Alexis Armengol. Théâtre National de la Colline (01 44 62 52 52) jusqu'au 5 décembre puis en tournée.

* « Eugénie ». Texte et mise en scène Côme de Bellescize. Théâtre du Rond-Point (01 44 95 98 21) jusqu'au 13 décembre puis en tournée.

Artistikrezo – 10 novembre 2015

Primera carta de San Pablo a los Corintios, grandiosamente diabolique

Critiques - Théâtre



Performeuse explosive, elle est à Paris dans le cadre du festival d'automne avant de partir à Strasbourg. Angelica Liddell interroge le sacré à travers le profane et mêle le trivial au religieux : grandiosément diabolique.

Trois séquences, trois lettres exactement, composent le spectacle. D'abord des versets de la Première épître aux Corinthiens de Saint Paul puis la lettre de Marta à Tomas dans Les communiants de Bergman et celle d'Angelica Liddell elle-même qui est la Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant. En langue espagnole et suédoise, le spectacle est aurifié et le plateau se transforme en étrange zone où Dieu, la foi et l'amour sont interrogés, triturés, violentés, apostrophés et suppliés voire suppliciés, par mots et par images. On retrouve Angelica Liddell telle une braise volante, capable de traverser le plateau en mouvements d'oiseau de feu mais aussi capable de s'immobiliser en mystique pour parler au Christ et au ciel dans une longue adresse superbe et saisissante. En robe blanche ou en robe rouge, elle oscille entre une pureté et une folie qui ne repousse aucun excès. Sa voix à elle seule est une cantate et son timbre jusqu'aux accents rugueux atteint une puissance sonore bouleversante, le cri et l'invocation se tissant comme un réquiem. Quant au corps, il est travaillé jusqu'à la transe et la chorégraphie, même statique, est une variation gigantesque entre appel désespéré et convulsions qui sont autant de synopes corporelles mariées à la musique sacrée.

Le propos structuré en trois expériences spirituelles est traduit minutieusement par Christilla Vasserot et convoque une haute densité. Angelica Liddell prend à bras le corps la question du bien et du mal, elle traverse les frontières entre amour et haine, chair et esprit, don et sacrifice, vie et mort. Accompagné d'un homme nu, elle brasse l'irrationnel et le terre-à-terre, elle bataille à la façon de Jacob avec l'Ange, elle traverse des ténèbres non sans rappeler des figures comme Sainte Thérèse d'Avila et dans sa tentative de retrouver le concept de Dieu elle se livre aux transgressions de la loi par gestes poétiques et visions iconoclastes. Les extraits bibliques prennent un écho profond et les figurantes nues dans le tableau final suggèrent non sans violence une foi retrouvée à moins que ce ne soit un point limite pour l'humain qui se dépouille face au divin. Le tout prend un magnifique relief visuel sous la lumière de Carlos Marquerie. C'est extrêmement dérangeant pour certains, c'est aussi une performance artistique proche d'une installation picturale, textuelle et vocale, installation hautement vivante, nerveuse, quasi-folie et palpitante.

Emilie Darlier

Le Grand théâtre du monde – 11 novembre 2015

Angélica Liddell, artiste officielle

Par [Armelle Hélot](#) le 11 novembre 2015 7h17 | [Réactions \(1\)](#)

On ne peut pas demander à un artiste de créer sur commande. Présenté à l'Odéon dans le cadre du festival d'Automne, le nouveau travail de l'auteur de pièces fortes, dérangeantes et sincères n'a aucun intérêt.

On l'écrivait déjà l'année dernière lors de la présentation, dans cette même salle splendide de l'Odéon-Théâtre de l'Europe, de *You are my destiny (Lo strupo di Lucrezia)*, Angélica Liddell est depuis quelque temps victime de sa notoriété et du système de production européen.

On est très loin des oeuvres originales, violentes, profondes, dérangeantes que furent notamment *Et les poissons partirent combattre les hommes (2007)* *El ano de Ricardo*, *La Casa de la fuerza* présentés à Avignon en 2010 et qui la révélèrent vraiment en France. On est loin aussi de certains moments de *Todo el cielo sobre la tierra (El Síndrome de Wendy)* dans lequel on la retrouvait pleine d'une héroïque fureur.

L'an dernier déjà on avait déploré que le spectacle qu'elle donnait sur le grand plateau de l'Odéon, fruit de financement croisés à échelle européenne, fut si complaisant et sans tension. Au moins y orchestrait-elle plusieurs lignes.

Mais avec *Primera carta de San Pablo a los Corintios*, on est plongé immédiatement dans la triste béance d'une évidence : elle n'a rien à dire.

Cette *Première épître de Saint Paul aux Corinthiens* laisse sur l'amer sentiment de la vanité, de l'inutilité.

Dans des flots immenses de velours rouge qui drapent l'ensemble de la cage de scène de l'Odéon, Angélica Liddell, elle-même vêtue par ses soins d'une longue robe rouge, cheveux longs séparés par une raie au milieu, sage comme une image, s'adresse à nous, mixant sans conviction aucune l'épître célèbre et quelques retouches de son cru.

Ci dessous une des photographies de Samuel Rubio (rouge sur rouge et reproduction monumentale de Vénus)



Nul blasphème scandaleux dans ce long chemin de soi, sinon la dédicace d'ouverture que l'on retrouve en fin de parcours, une photographie de Charles Manson, le commanditaire de l'atroce assassinat, en 1969, de Sharon Tate et de quatre de ses amis. L'épouse de Roman Polanski était alors enceinte de huit mois. Le meneur de "La Famille" ne participa à l'horrible forfait, mais il en était la main armée.

Ce criminel illuminé, scélérat qu'elle nomme de son seul prénom, Angélica Liddell voudrait sans doute nous faire croire qu'il est "christique".

Car, le Christ est au coeur de cette promenade paresseuse et sans doute les planches de bois qui tombent des cintres en ouverture du spectacle, sont-elles des éléments de la croix.

Angélica Liddell cite un extrait du film d'Ingmar Bergman, *Les Communiantes*. Un fragment qui peut éclairer son projet. Une lettre, une épître de Marta s'adressant à Tomas, pasteur qui a perdu la foi : *"J'ai prié pour me voir confier une mission digne de ma force, et j'en ai reçu une : cette mission, c'est toi."*

Après, c'est sa propre lettre : "Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant". Saint Paul parle amour, elle aussi. C'est un peu court comme projet.

Beaucoup de musique sacrée, des surtitrages très fidèles de Christilla Vasserot, l'apparition d'un homme nu, barbu comme un Christ athlétique qui subira en direct une petite ponction de sang -on peut penser que l'infirmière est "vraie" et de femmes au crâne rasé, nues et particulièrement mal éclairées, éclairées avec tant de cruauté qu'elles sont l'image du malheur sur la Terre.

Enfin une jeune fille aux longs cheveux apparaît et l'homme lui coupe les cheveux en direct, n'importe comment. Un vrai massacre de chevelure. Pas de quoi se pâmer : on la paye et après on l'envoie chez un bon coiffeur, rassurez-vous. Rodrigo Garcia les rasait complètement.

Aveuglement des jeunes filles qui pensent sans doute qu'elles participent à une action artistique unique. Ce n'est que du commerce.

A part Angélica Liddell, si élégante, on ne peut pas dire que les femmes soient particulièrement bien traitées dans ce spectacle vide de toute puissance et qui ne suscite aucune émotion.

Mais quand donc se réveillera-t-elle, Angélica Liddell ? Quand donc trouvera-t-elle la forme qui lui convient pour exprimer sa souffrance ?

Quand elle renoncera à être l'artiste officielle d'un vaste réseau européen. Quand les commanditaires de ces spectacles dans lesquelles sa personnalité se perd, auront la loyauté de lui faire comprendre qu'elle se fourvoie -et que l'on ne nous oppose pas ici la liberté du créateur : on est en train de tuer une artiste.

Après tout le métier, la mission d'un producteur, c'est d'accompagner un artiste, de dialoguer avec lui, pas de le laisser aller au naufrage.

Odéon-Théâtre de l'Europe, jusqu'au 15 novembre. Durée : 1h45 Réservations : 01 44 85 40 40.

www.theatre-odeon.eu

En semaine à 20h00, samedi à 15h et 20h, dimanche à 15h.

Cultropoing – 12 novembre 2015



12

« Primera Carta de San Pablo a los Corintios », m.e.s Angelica Liddell

nov
2015

Par Simon Gérard

Genre: Séries/Expos, Théâtre

Par : Angelica Liddell Titre : Primera Carta de San Pablo a los Corintios

📍 Angelica Liddell, Odéon, Primera Carta de San Pablo

Aucun commentaire - [Laisser un commentaire](#)

Angelica Liddell devrait être vue au Théâtre de l'Odéon de la même manière que l'on voit Amélie Nothomb sur les présentoirs des librairies en période de rentrée littéraire : avec un sourire en coin, et l'intime conviction qu'il y a une arnaque derrière tout ça, que cette année, on ne se fera pas avoir. Le moment n'est pas encore venu : tel un essaim de mouches, le petit monde des amateurs du théâtre vient encore s'agglutiner chaque année sur le parvis du théâtre de l'Odéon, se demandant ce que la sorcière de ces lieux aura bien pu lui concocter. Le moment arrivé, nous nous délectons de nous voir jeter en pleine figure les déclarations et actes provocateurs que Liddell supervise ou effectue en personne sur scène. Il faut en finir.



© Samuel Rubio

Angelica Liddell s'est créée une personnalité, et en joue, propageant l'idée que ce qu'elle exprime sur scène sort tout droit de ses tripes. Après un prologue muet et ésotérique, et la diffusion d'un très long extrait audio des *Communions* d'Ingmar Bergman sur un vide scénique abyssal, Liddell arrive enfin sur scène à petits pas lents dans sa robe en velours rouge, les cheveux en bataille telle une jeune fille possédée de film d'horreur. Elle allume une cigarette, la fume et l'écrase sur le velours rouge qui inonde le plateau. Elle émet quelques déglutissements, que le micro HF nous retransmet généreusement. Sa première phrase, chuchotée et incompréhensible, s'affiche en français au fond de la scène, sur une gigantesque reproduction de la *Vénus d'Urbain* du Titien. Commence alors un habituel monologue côroardant pêle-mêle les thèmes récurrents du théâtre d'Angelica Liddell : l'amour, la mort, l'extase, Dieu, la souffrance. Pêle-mêle, parce que son monologue semble moins relever de la démonstration - le véritable amour se confond à la foi - que du déversement de phrases choc. Dictionnaire des antonymes à la main, l'artiste empile les oxymores à un incroyable et incompréhensible débit. Le spectateur est pris en otage, transformé en exutoire. Et quand il n'y a plus de mots ? Elle gesticule sur du Bach, et semble même mimer les gestes d'un handicapé mental. Les yeux exorbités et la langue tirée, Liddell joue à être Liddell, jusqu'à la nausée. Une fois l'épuisement - mais disons plutôt « dépassement de soi » - atteint, elle passe aux images scéniques, troisième partie du spectacle structurée autour de la *Première lettre de Saint-Paul aux Corinthiens*. Au programme, mise sous perfusion du Christ et chaîne de morsures pour évoquer l'eucharistie. Le symbole est violent, mais n'en est pas moins facile. D'autres images suivent, plus ou moins ésotériques et provocantes, sous les déambulations et l'œil enjoué de Liddell, qui dirige les corps avec des gestes de chef d'orchestre. Carise sur le gâteau : lors du salut, un cadavre de renard pend entre la troupe et le public.



© Samuel Rubio

Vers le milieu du spectacle, Liddell avouera tout en riant : « *Je ne peux éviter la confession* ». Elle rit, car ce prétexte demeure la formule magique de chacun de ses spectacles, bien qu'on lui reproche chaque année sa pratique du théâtre comme exutoire. Derrière la confession, Liddell se joue de nous. Elle sait qu'elle est désormais une star. Depuis *You are my Destiny*, elle n'a pas quitté ses talons noirs à strass. On se souvient, l'année dernière, du geste final qui bouclait son *You are my Destiny* : après un spectacle grave, douloureux et pesant, ponctué de chants grégoriens, une musique pop italienne retentissait et la metteuse en scène saluait le public en lui montrant fièrement son sexe, le sourire aux lèvres. Cet acte annulait ainsi tout ce qu'elle avait pu essayer de nous transmettre pendant deux longues et éprouvantes heures de spectacle. Cette année, le spectacle dure moitié moins longtemps, et Liddell assume deux fois plus la joie qu'elle éprouve à violer l'inviolable, défendre l'indéfendable, sous l'unique prétexte que le théâtre est hors-la-loi, et qu'on peut y confesser ses maux et désirs les plus invouables. Dans *Todo el cielo sobre la tierra* (en 2019 au théâtre de l'Odéon), sa muse était Anders Breivik, responsable de la tuerie d'Utøya de 2011 ; l'année dernière, elle défendait l'idée que le viol est le plus bel acte d'amour ; cette année, c'est la figure de Charles Manson qui est projetée régulièrement sur scène.

Que le théâtre soit hors-la-loi est une chose ; prendre du plaisir à choquer par des images simplistes mais théâtralement valables car violentes, et légitimer le tout par la mise en avant de références sacrées (d'extraits de la Bible à Bergman) en est une autre. Il ne faut plus être choqué par Liddell : cette réaction ne ferait qu'alimenter son prochain numéro. De ses spectacles, il ne faut plus dire « *je serai là* », mais bien « *je suis là* ».

Primera Carta de San Pablo a los Corintios d'Angelica Liddell

Pièce en espagnol et suédois, surtitré en français

10 - 15 novembre 2015

Location 01 44 85 40 40 / <http://www.theatre-odeon.eu>

Théâtre de l'Odéon

Place de l'Odéon, Paris 6e

Métro Odéon (lignes 4 et 10) - RER B Luxembourg

Mediapart – 12 novembre 2015

Angélica Liddell « chienne de Dieu » au Festival d'automne

12 NOVEMBRE 2015 | PAR DASHIELL DONELLO

Recommander 1



La salle est comble, comme toujours au Festival d'automne à Paris, avec Angélica Liddell. Elle revient à l'Odéon avec le second volet de sa trilogie du Cycle des résurrections.

Au premier coup d'oeil jeter sur la scénographie, je me suis dit : « tiens ! la Vénus d'Ingres ; au-dessus d'une mer de soie rouge. Est-ce le sang de l'humanité ? ». Puis ensuite, j'ai pensé : « Vénus, déesse de l'amour et de la beauté. Dois-je comprendre, la beauté de l'amour au prix du sang ? ».

En prenant patience, je lisais un extrait du programme (un entretien avec Angélica Liddell), il était écrit : « Dieu n'a pas encore été tué. (...) tout ce que l'on peut raconter doit être moralement acceptable (...) ou encore, l'origine de la tragédie est la transgression de la loi. ».

Je reviens sur le titre « PRIMERA CARTA DE SAN PABLO » et j'en conclus que ce qui se raconte ici et maintenant ; est la foi et la relation qu'entretient Angélica Liddell avec Dieu. Pas celui d'un autre, ni celui des chrétiens, « son Dieu, son amour ». Car son chemin de foi, vous l'avez compris, est personnel ; et le Dieu des autres ne peut rien pour elle, et vice-versa.

Dès cet instant, je me plonge dans l'immensité d'une incarnation de folie. Je suis au concert live d'une rock star nommée Angélica. En première partie Blondie nous chante *Call me* dans le vide sidéral du théâtre. L'hystérie d'Angélica Liddell s'incarne et ose l'esprit du mal. Ose la photo de Charles Manson, le criminel de la fin des années soixante. Ose une pluie de traverses de bois ; des croix de la fiction. Ose la hiérarchie des anges tondu de sexe féminin. Ose l'eucharistie d'un l'homme masqué, par le saint suaire stérilisé d'une perfusion médicinal. Ose les ténèbres pour atteindre la lumière. Attend celui qui n'appelle jamais. Voit ce qui ne se conçoit pas et l'imagine réel, comme Bach imagine sa cantate et célèbre la victoire de Dieu sur la mort, loin du théâtre et de l'image manquante. Car le Dieu d'Angélica Liddell n'a pas encore été tué. C'est à cette source qu'elle s'abreuve. Alors, sur ce principe, ce que raconte la dramaturge est moralement acceptable, et le prix que paie, « la chienne de Dieu », est beau et rempli d'amour.

**Primera carta de San Pablo a los Corintios Cantata BWV 4,
Christ lag in Todesbanden. Oh, Charles !**

Texte, mise en scène, direction et costumes, Angélica Liddell
Avec Victoria Aime, Angélica Liddell, Sindo Puche (en alternance
avec Borja López et Ugo Giacomazzi)

Traduction en français, Christilla Vasserot

Surtitres, Victoria Aime

Lumière, Carlos Marquerie

© photo Samuel Rubio

Jusqu'au 15 novembre

Certaines scènes de ce spectacle peuvent heurter la sensibilité des plus jeunes, il est déconseillé aux moins de 16 ans.

Odéon-Théâtre de l'Europe

Place de l'Odéon, 75006 Paris

01 44 85 40 40

<http://www.theatre-odeon.eu/fr/>

Les Echos.fr – 12 novembre 2015

Théâtre : la lettre écarlate d'Angélica Liddell

Philippe Chevilly / Chef de Service | Le 12/11 à 09:00, mis à jour à 13:02



Théâtre : la lettre écarlate d'Angélica Liddell ©Samuel Rubio

Avec « Primera Carta de San Pablo a Los Corintios », présentée pour quelques jours à l'Odéon, Angélica Liddell orchestre une grand messe mystique et païenne, irritante et fulgurante.

Il y a ceux qui l'on déjà vue plusieurs fois et qui en sont fatigués. Il y a ceux qui la voient pour la première fois et sont estomaqués _voire un brin effrayés. Et puis tous ceux, qui, habitués ou novices, sont embarqués par la verve ardente d'Angélica Liddell. Dans « Primera Carta de San Pablo A Los Corintos », la passionaria du théâtre espagnol interroge son rapport au sacré. Et sa correspondance avec le divin est tout sauf tiède...

À LIRE AUSSI

 ANGÉLICA LIDDELL, L'ARDENTE EN SCÈNE

 ANGÉLICA ET LA TENTATION DE VENISE

En fond de scène est suspendue une grande reproduction de la « Vénus d'Urbino » du Titien, encadrée de deux rideaux de velours rouges qui débordent sur la scène _temple, bordel, église : c'est le grand mix. D'emblée la messe est dite. Car c'est une grand messe que nous offre dame Angélica, à la fois

mystique et païenne, où l'amour/la quête de Dieu se confond avec l'amour des hommes et se transcende en amour tout court. Les fous d'amour plus forts que les fous de Dieu, par delà le bien et le mal, la vie et la mort...

L'artiste mêle trois lettres dans son spectacle : celle de Marta à Tomas dans « Les Communiantes » de Bergman, « La Lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant » « signée » de sa main et enfin « L'épître de Saint Paul aux Corinthiens » qu'elle réserve pour la fin. Chacune à sa façon brouille les pistes en affirmant la suprématie de l'amour sur la foi. Le morceau de bravoure est lorsque l'actrice-metteuse en scène dit sa propre lettre dans une transe noire et extatique _passant du rire aux larmes, hurlant son texte où le dévidant à toute vitesse. Elle est sainte et sorcière, comédienne possédée, artiste absolue.

BLONDIE ET BACH

Angélica Liddell joue avec les symboles et les rites de la religion chrétienne, ne reculant devant rien _tel ce christ doré qui donne littéralement son sang (assisté d'une infirmière) en front de scène, ou cette cohorte de femmes nues, crânes rasés, évoluant tels les morts attendant le jugement dernier. Pour provoquer l'émotion, elle fait feu de tout bois : comme ces poutres qui tombent des cintres dans des éclairs, futurs poteaux de prière ou de supplice. Le profane et le sacré se tutoient en musique, Bach (« Cantate BWV 4, Christ lag in Todesbanden ») répond à Blondie (« Call Me »).

On peut s'agacer d'un début laborieux, pointer des gestes naïfs ou maladroits, narguer ses paroles de femme pas toujours féministes, s'irriter de ce mysticisme sombre aux accents païens (et inversement). Mais on ne peut nier le souffle poétique de ce nouvel opus, sa force de frappe théâtrale. L'auto-fiction baroque d'Angélica, na pas fini de nous déranger, de nous toucher, en mal et en bien. Et c'est une bonne nouvelle... tombée du ciel.

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS d'Angélica Liddell. Paris, Festival d'automne (01 53 45 17 17), Théâtre de l'Odéon - 6e (01 44 85 40 40), jusqu'au 15 novembre. 1h25

THEATRE

Primera carta de San Pablo a los Corintios

Odéon-Théâtre de l'Europe, Paris

Laura Cappelle

Who's afraid of Angélica Liddell? The Spanish artist, who refuses to show her work in her home country because of lack of support, is back with another abrasive creation, *Primera carta de San Pablo a los Corintios* (*St Paul's First Letter to the Corinthians*), performed in Spanish. Her take on religion and love drew its share of boos and whistles, but it offers moments of searing intensity.

It took Liddell just two years to create her "Cycle of Resurrections" trilogy, of which this is the second. Last year's *You Are My Destiny* was monumental, with a drum ensemble that made the walls of the Odéon shake, but *Primera carta* seems to go through the motions when Liddell isn't centre stage. There is a naked Christ figure and a doctor who collects his blood in a medical bag; five bald, naked women make an appearance at

the end, and inexplicably kneel under an image of a handcuffed Charles Manson.

The high point is Liddell's monologues. She toys with our expectations. When she first enters, the passionate letter the atheist Märta writes in Ingmar Bergman's *Winter Light* is read in voiceover while Liddell lights a cigarette. The smoke slowly covers Titian's naked "Venus of Urbino", who presides over the stage.

When Liddell finally came forward on

opening night, she glanced wearily up at the spotlight directed on her. For all her reticence, *Primera carta* only coheres when she delivers her own letter, "from the calvary queen to the great lover", addressed to a mysterious "you" who is both man and god.

It is a visceral tour de force. In Freudian terms, Liddell is all id and super-ego, urges and control, with no ego discernible onstage. Hands in the pockets of her velvet dress, she mumbles at breakneck speed, vociferates, works up to scorching cries that leave her gasping; then, suddenly, dials down to a whisper. The text is part amoral confession, yet shot through with references to art and cultural history, intertwining religious and secular love, passion and mortification.

"No soy buena," Liddell shrugs at one point with unhinged irony — "I'm not nice." If you don't recognise the dark, irrational corners of the psyche she prods at, chances are *Primera carta* will rankle. It is lazy in places, including in its use of a volunteer who has her long hair chopped off onstage. But Liddell's strange, divisive spell endures.



Abrasive: Angélica Liddell

theatre-odeon.eu

ORATION

«Primera carta», le cri d'amour d'Angélica Liddell

A l'Odéon, l'artiste espagnole, toujours aussi culottée, poursuit son «cycle des résurrections».

Il y a ces tissus épais dont les plus suggèrent aussi bien la solennité que la sensualité ou l'abandon. Or, c'est bien dans cet entre-deux, quoique plutôt du côté de la tension, pour ne pas dire du tourment, que se trame ce qui est à l'œuvre dans cette création d'Angélica Liddell, placée sous l'invocation de saint Paul et plus précisément de son *Épître aux Corinthiens*. L'artiste espagnole ne nous convie pas à un sermon édifiant, loin de là, mais plutôt à un de ces rituels déviants dont elle a le secret. Les accessoires religieux, jusqu'à la mallette où le prêtre range son matériel pour dire la messe, font l'objet d'un fétichisme

evident. Des poutres tombent des cintres, symboles phalliques autant que mystiques. Au lieu de former des croix, elles sont chevauchées ou étreintes par des femmes tondues. Une poche de sang goutte sur une toile blanche. Ingmar Bergman, Moby Dick, le Satan de Milton participent à ce farouche cri d'amour aux côtés de Jean-Sébastien Bach, Suzi Quatro ou ZZ Top. Que ce rite cruel non dénué d'humour se déroule sous la nudité bienveillante et lumineuse de la *Vénus d'Urbino* du Titien livre peut-être la clé – empruntée à l'écrivain Guido Ceronetti – de ce spectacle : «*La chair comme sublime tapis d'oraison et d'extase*»

H.L.T.

PRIMERA CARTA DE SAN PABLO A LOS CORINTIOS
d'ANGÉLICA LIDDELL
jusqu'au 15 novembre
à l'Odéon. Dans le cadre
du Festival d'automne.



La piqûre de mystique d'Angélica Liddell. SAM/EL RUBIO

Le JDD.fr – 12 novembre 2015

***Primera carta de San Pablo a los Corintios* : Angélica Liddell pour le pire**

Présenté dans le cadre du Festival d'Automne, le spectacle s'engluie dans un mysticisme fumeux.



La pièce d'Angélica Liddell. (Samuel Rubio)

On est loin, avec ce dernier spectacle, des premières œuvres intimes, intenses et violentes d'Angélica Liddell où l'Espagnole se mettait en scène avec une sincérité sidérante. Ici, tout sainte la prétention, la vanité, voire l'escroquerie. Si l'on déplore, au début du spectacle, qu'il n'y ait pas grand-chose à voir, on regrette plus tard ce qui nous est donné, hormis la scène recouverte de velours rouge et dominée par la majestueuse Vénus du Titien. Angélica Liddell dit avoir "besoin de se réconcilier avec le concept de Dieu, ou de batailler avec lui, comme Jacob avec l'Ange". Dieu, la divinisation de l'être aimé, le mysticisme sont ainsi au cœur de sa trilogie *Le Cycle des résurrections*, dont *La Primera carta de San Pablo a los Corintios* est le deuxième volet. Mais dans son désir de réunir Dieu, l'amour et la mort, son mysticisme l'égaré et brouille sa vision du théâtre.

Voici donc, en couverture (et en clôture), la photo de Charles Manson (elle dira "Je suis venue détruire la famille"), puis le texte, composé d'une missive extraite des *Communiqués* de Bergman, sa *Lettre de la reine du calvaire au grand amant*, et enfin des versets de *La première épître aux Corinthiens de Saint Paul*. Et pour les images, entre autres, un homme nu, auquel il sera prélevé du sang qui s'égouttera plus tard sur un tissu (), une femme à qui il coupera les cheveux, d'autres, au crâne rasé, qui s'allongeront sur des planches de bois, et elle-même, Angélica Liddell, dans une superbe robe rouge, râlant un texte grandiloquent, en quête d'une transe factice. Au service d'un spectacle vain, prétentieux, fabriqué et, pour finir, ridicule.

Primera carta de San Pablo a los Corintios

Théâtre de l'Odéon, place de l'Odéon, Paris 6^e. Tél. 01 44 85 40 40. www.theatre-odeon.eu Jusqu'au 15 novembre. En espagnol et suédois surtitré.

Toute la culture – 13 novembre 2015

Spectacles / Théâtre / « Primera Carta de San Pablo » de Angelica Liddell, Une pluie d'anges à l'Odéon

THÉÂTRE

« PRIMERA CARTA DE SAN PABLO » DE ANGELICA LIDDELL, UNE PLUIE D'ANGES À L'ODÉON

13 novembre 2015 Par [David Roté-Sarfati](#) | 1 commentaire

3 aime

8

Tweeter

Google+

0

TELECHARGER LE PDF

Angelica Liddell présente à l'Odéon dans le cadre du festival d'automne « primera carta de san pablo ». Elle nous a habitués à jouer à guichets fermés à chacune de ses créations, parce que quelque chose d'une rage puissante et d'une énigme insoluble nous envoûte à chacune de ses représentations; mais qui est Angelica Liddell ?

Note de la rédaction : ★★★★★



Angelica Liddell est une hystérique, radicale, massive. « L'amour, c'est appeler quelqu'un qui ne répondra jamais ». Elle cherche à aimer quelqu'un qui se refusera et qui en même temps pourra être par elle disqualifiée. Elle court après une passion qui devra la dévorer et qui dévorera l'autre. Elle poursuit le but suprême d'être l'otage de l'autre, déjà inquiet de devenir inutile. Elle s'imagine avec un corps sans trous, à charge pour cet autre séducteur de faire les trous qu'il lui faudra. Son hystérie est cruelle, agressive, anthropophagique. L'hystérie n'est pas gentille. La sienne est si radicale qu'à la tendresse Angelica ne consent que très rarement et par fulgurance. Elle crie, hurle, « vaincs-moi » cependant qu'elle cherche à le faire taire.

Angelica Liddell est une mystique. Elle embrasse le mal et le bien dans la même étreinte, dans une même messe païenne, crypto-chrétienne. Elle rend culte à sa part la plus sombre, nous caporalisant en complicité. Et nous constatons, mal à l'aise que nous avons eu beaucoup de plaisir avec elle, par sa perversité.

Angelica Liddell est une manipulatrice. Elle sait jouer de la censure. Si elle n'hésite pas à faire entrer sur scène une véritable infirmière pour procéder sur un personnage à un prélèvement sanguin, c'est pour faire événement, pour qu'on parle d'elle. Si sa pièce est un long monologue qui nous retire toute respiration, c'est pour nous rendre ligotés à ce texte, à sa logorrhée; elle emporte notre adhésion. On oublie qu'au théâtre, il reste plus difficile l'exercice du dialogue qui oblige à se synchroniser avec son partenaire. Elle nous prévient que son histoire tient place en un temps où dieu n'est pas encore mort. Elle nous trompe encore. Après le prélude, comme à son habitude, lent et presque lassant, des croix désarticulées tombent du ciel. Le Dieu crucifié est bien mort, mais peu importe car la foi, si elle est forte, s'exonérera de la question de son existence.

Angelica Liddell est une amoureuse, enragée et elle ne sépare jamais dans son credo et l'amour et la foi, entre l'appel à l'aimé et celui vers Dieu. Elle hurle, toutes tripes dehors : 'Te Amo' et nous sommes, sidérés, collés à notre siège.

Angelica Liddell est une extraordinaire performeuse de théâtre. Nous sommes galvanisés. Le décor, la musique et en principal sa présence électrique nous propulsent sur l'autre scène freudienne, la scène de son inconscient. Sa logorrhée sans scansion, sans respiration n'est qu'un long cri intriqué à sa pulsion de vie et de mort. Tout son spectacle est une hallucination.

Angelica Liddell est une extraordinaire performeuse de théâtre. Nous sommes galvanisés. Le décor, la musique et en principal sa présence électrique nous propulsent sur l'autre scène freudienne, la scène de son inconscient. Sa logorrhée sans scansion, sans respiration n'est qu'un long cri intriqué à sa pulsion de vie et de mort. Tout son spectacle est une hallucination.

Mais aussi, et peut être surtout, Angelica Liddell est une philosophe, une politique. Elle veut nous dire quelque chose de l'essentiel. A l'époque de la mondialisation, de la froideur des échanges commerciaux déshumanisés, il s'agit pour notre salut de croire. De croire en Dieu et d'en aimer la transcendance. Les corps sont nus, crus. Le corps fétiche n'est plus, la mort n'est plus escamotée. Nous sommes des mortels. Au début du siècle dernier, Freud avait su nous dire que la révolution industrielle et technologique ne devait pas nous tromper et que rien ne serait assez fort pour nous faire échapper à notre statut de mammifères mortels, même pensant et parlant. Angelica Liddell ajoute : nous ne sommes que des mammifères mais aimants.

A la recherche de la lumière, elle nous emmène dans son rêve, et comme Jacob, elle lève les yeux au ciel, devant l'échelle, vers son créateur. Chaque représentation à guichets fermés fait exister ses anges.

Visuels : © Samuel Rubio

Un Fauteuil pour l'orchestre – 15 novembre 2015

Primera carta de San Pablo a los Corintios d'Angelica Liddell au théâtre de l'Odéon

nov 15, 2015 | Commentaires fermés

ff article d'Anna Graham



© photo Samuel Rubio

La performance d'Angelica Liddell interroge la quête de Dieu et n'hésite pas à endosser la violence de la foi névrotique pour forcer les frontières du bien et du mal. Le souffle poétique qu'elle propose déboussole l'entendement rationnel et bouleverse durablement.

Le début du spectacle oblige à l'effort, car sur la scène, tout est lent, pesant, obscur et silencieux. Ce qui happe d'abord c'est cette Vénus peinte par Titien à la renaissance, ici, démesurément agrandie comme le sont les affiches du métro. Cette magnifique blonde alanguie s'impose par sa beauté, son insolence, son magnétisme, sa nonchalance. Une image de déesse qui s'expose et s'impose imperturbable en regardant droit devant elle. Avec sa main posée sur son sexe, ses longs cheveux défaits, on imagine ce que cet érotisme sans gêne a pu déclencher de fureurs au 16ème.

C'est donc cette invitation à l'amour charnel, ce joyau hypnotique dans son écrin de velours rouge qui exacerbe les sens, et convoque et kidnappe tous les regards. Pourtant si l'époque n'est plus choquée par le désir de la chair, si se montrer dénudé n'est plus un péché, ce qui se prépare va

retourner les sages, va renverser tout sens commun. Et ce n'est pas la pauvre nudité de ce christ tout en barbe et peau cuivrée, conforme à l'iconographie mais tout à fait ridicule, qui donnera les clés d'une quelconque compréhension.

Appelle-moi quand tu veux, jour et nuit, couvre-moi d'amour hurle la chanson de Blondie. Soudain arraché à la torpeur contemplative de la peinture, le public se retrouve projeté sans ménagement dans la ferveur d'un couple qui se déchire et c'est avec *la lettre des Communiantes* de Bergman que la quête effrénée de l'amour prend un tournant plus dramatique.

Mais la recherche de l'image manquante, continue de questionner jusqu'à l'obsession : dieu et l'amour sont-ils la même chose. Cette confusion sonde les conséquences de l'échec de l'amour et amène au paroxysme de l'animalité. C'est, désormais plantée comme un mat que l'actrice délivre à une rapidité ahurissante, sa parole furieuse, et oscille entre divin et folie.

Angelica Liddell a le feu sacré et sait sacrament bien s'enflammer et tout brûler autour d'elle. Quand elle s'empare de sa propre lettre – *lettre de la Reine du Calvaire au Grand Amant* – elle explose littéralement les zones de confort. Elle ne parle plus, elle crépite, sa langue insensée embrase tout discernement, dévore les facultés de la lucidité, anéantit toute sagesse, ravage toute la beauté du monde et calcine l'espace tragique.

Mais l'entreprise narcissique devient œuvre de destruction devient un abîme dans lequel bourreau et victimes se mélangent pour danser. Et il faut bien avouer que la vue de ces corps de femmes rasées reste une expérience difficile, quasi insoutenable, qui rallume l'effroi d'une barbarie hélas, de retour. Et malgré l'admiration que suscite ce travail édifiant, on a le vertige. Ici le désordre des pulsions est tel que le KO moral n'est jamais loin, que peut-être par crainte de sa radicalité, on s'éloigne de ce mal qui se consume comme des braises jamais éteintes. Tout comme ces poutres tombées des cintres qui évoquent l'effondrement toujours possible de nos plus précieuses constructions, l'artiste se transforme en sorcière, traverse tous les enfers, pour convoquer l'humiliation, la honte et l'abjection.

Si le spectacle est une épreuve largement dérangeante, pour certains publics, une série de transgressions déstabilisantes ou gratuites, il est aussi une représentation toute théâtrale de nos impensés soumis à la seule bonne conscience, il est aussi un appel à repenser nos liens et devenirs humains.

Primera carta de San Pablo a los Corintios d'Angelica Liddell

Assistant à la mise en scène Julio Provencio

Lumière Carlos Marquerie

Son Antonio Navarro Vera

Traduction Christille Vasserot

En espagnol et suédois surtitré

Avec Victoria Aime, Angelica Liddell, Sindo Puche en allemand Ugo Giacomazzi, Borja Lopez

Du 10 au 15 novembre 2015

20 h

au théâtre de l'Odéon

pièce de l'Odéon Paris 6ème

réservations : 01 44 85 40 40

theatre-odeon.eu